

nausée du matérialisme, enfin un désir de Dieu. Pour ma part, je crois que cette conclusion serait fort exagérée. Oui, sans doute, il peut y avoir parmi les spectateurs de ces représentations soi-disant évangéliques, des esprits délicats et sains dont le positivisme et l'irréligion soulèvent le cœur et qu'attire un théâtre plus probe, un théâtre honnête et à peu près chrétien. Mais, hélas ! beaucoup de ces esprits-là, dans leur marche à la religion, ne vont pas plus haut ni plus loin que ces drames " sacrés." Comme pratique, ils se contentent volontiers de l'assistance aux spectacles de ce genre et, comme doctrine, ils sont largement satisfaits de l'Évangile interprété par ces poètes fort profanes, ignorants de l'Évangile. Aussi l'on se ferait une grave illusion en comptant beaucoup sur l'efficacité de cet apostolat dramatique.

Et nous n'avons ici parlé que de ces gens-là, seulement, que pousse au théâtre " pieux " le dégoût du matérialisme ! Il en est d'autres encore, en grande quantité, dont l'attrait pour ces représentations de Semaine sainte est fondé sur un dilettantisme aussi dangereux que mauvais. Nombreux aujourd'hui sont les mondains que l'abus du plaisir a rendus presque indifférents au plaisir lui-même, et qui, sans vouloir rompre avec lui parce que sa privation dérangerait leurs habitudes, essaient néanmoins de le remplacer par quelque jouissance inédite où se réveilleraient leur lassitude et leur ennui. Ayant épuisé les joies que procurent les sens, ils tâchent d'éprouver les sensations que peut donner l'esprit, se promettant, d'ailleurs, de retourner ensuite à des impressions moins idéales, afin d'établir entre tous ces charmes divers des comparaisons subtiles, essentiellement de nature à piquer leurs curiosités émuées. Indifférents au devoir et à la vertu, ne voulant plus distinguer le bien du mal, ils ont la prétention de demander tour à tour à la chair et à l'esprit, ce que l'une et l'autre offrent de jouissance à l'humanité. Au fond, c'est la satisfaction d'un sensualisme raffiné qu'ils poursuivent encore à ces spectacles sérieux et propres. Est-il rien de plus digne, en effet, d'un esprit décadent, qui résume en lui tous les excès d'une civilisation pervertie, que d'assister à la Passion de Notre-Seigneur représentée sur le théâtre et, de là, courir au café-concert le plus voisin pour y déguster à la fois les ordures que l'on y débite et la saveur du contraste violent ? — Eh bien, je suis convaincu que cet élément contribue, dans une part considérable, au succès des drames " sacrés."

Evidemment, quand un de ces drames est bon, — car tous ne trahissent point l'Évangile et ne déforment pas les personnages saints, — les sentiments apportés par le public à sa représentation n'en diminuent aucunement le mérite. Il était bon toutefois d'analyser ces sentiments du public et de montrer qu'il y aurait excès, pour nous, à triompher de la faveur que ce spectacle obtient aujourd'hui.

Au surplus, il y a là plus qu'une question d'utilité, plus qu'une question d'effet à produire et d'apostolat dramatique à répandre ; une question autrement grave est engagée. Est-il bon que la personne sacrée de Notre-Seigneur et le drame divin de sa Passion soient représentés sur la scène ? A dire vrai, je ne le crois pas ; ce n'est point de ma part, sans doute, une opinion absolue